

M. Rouard traduit ces vers de la manière suivante :

« Arrête un peu, je t'en prie, jeune et pieux voyageur, afin que tu connaisses, par cette inscription, ma malheureuse destinée. J'ai vécu vingt années moins une, pur, inoffensif, toujours d'une piété éprouvée ; formé sans peine dans les écoles aux exercices de la jeunesse, j'ai été beau et instruit. Sous diverses armures, j'ai combattu les animaux sauvages, et cependant j'étais médecin. J'ai aussi vécu le collègue des *ursaires*, comme aussi le collègue de ceux qui frappent de fréquentes victimes dans les sacrifices, et qui, au retour du printemps, couronnent de guirlandes de fleurs les statues des dieux. Si tu veux connaître mon nom, l'inscription te dit la vérité.

SEX. JUL. FELICISSIMUS.

SEX. JULIUS FELIX

A SON ÉLÈVE INCOMPARABLE.

FÉLICITÉ. »

Il y a ici deux objets à étudier, la forme et le fond. — La forme, c'est une mauvaise versification, qui ne marche pas même suivant les règles de la prosodie, et qui fait un dactyle de *victima*, en le mettant à l'accusatif pluriel,

victima sacris

Cædere sæpe solent ;

qui fait un dactyle encore avec *novo* ; qui affecte d'aspirer *harenis*, comme on le faisait alors dans des mots de ce genre, et qui enfin écrit *ursaris* pour *ursariis*. Un seul vers, dans cette inscription, mérite d'être remarqué pour la pompe de son harmonie ; c'est celui où le poète nous représente les simulacres des dieux réchauffés par des fleurs entrelacées :

Floribus intextis refovent simulacra deorum.

Quant au fond de l'inscription, il s'agit d'un jeune homme qui a été ministre des dieux, et qui est mort à dix-neuf ans. Sex. Julius Félix aura élevé et adopté ce jeune homme, et lui